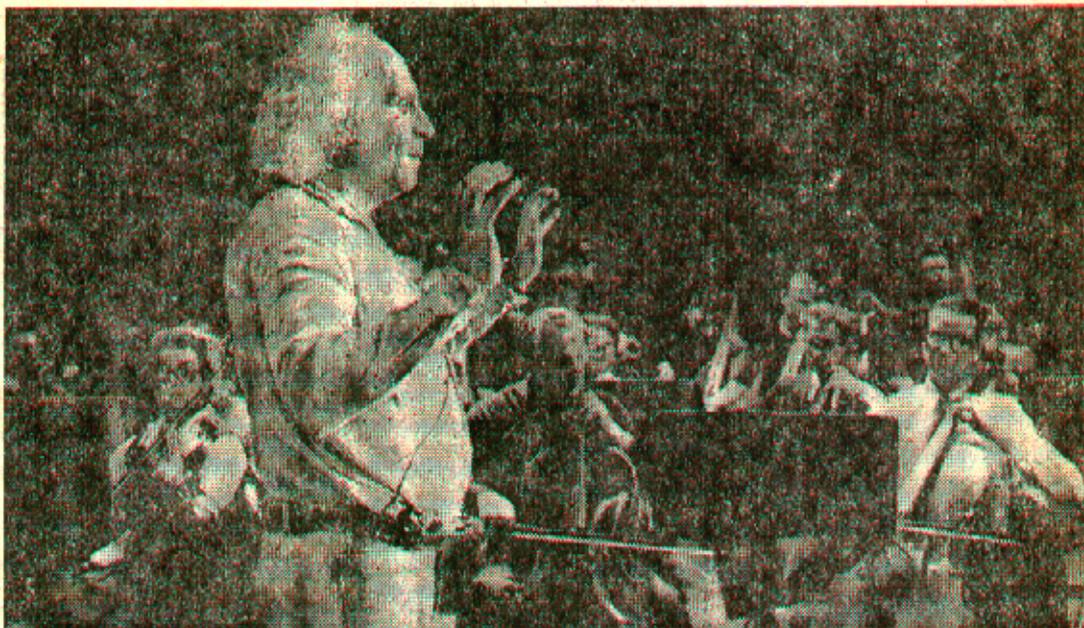


LE FIGARO

En dirigeant un orchestre, il réalisera ce soir le rêve de toute sa vie

Léo Ferré à la poursuite de sa jeunesse

Le vieux loup solitaire sort de sa tanière. Léo Ferré sera, à partir de ce soir, sur la scène du Palais des Congrès. Un Ferré nouvelle manière, découvrant un aspect peu connu de son talent : la direction d'orchestre. A la tête d'un ensemble de 75 musiciens et 60 choristes, il donnera une série de 21 récitals sous le titre « Toute la musique, de Beethoven et Ravel à la chanson ». Au programme, quelques-unes de ses propres œuvres (La Chanson du mal-aimé, La Solitude, Les Amants tristes, Requiem), et aussi Coriolan de Beethoven, et le Concerto pour la main gauche, de Maurice Ravel.



Léo Ferré, maestro.

Beethoven, et conduisait des orchestres fantômes. A treize, il composait sa première mélodie sur un poème de Verlaine. A dix-sept, sa vocation s'affirmait définitivement en assistant à un concert où Ravel (déjà !), dirigeait lui-même le Boléro et la Pavane pour une infante défunte. La musique était dès lors devenue sa maîtresse. La plus exigeante. La plus fidèle. Les violons hantaient ses projets :

— Les violons... Il faut les prendre comme des femmes. Il faut les tordre et les convaincre, et puis les ajuster, les craindre aussi.

Au Palais des Congrès, Ferré sera vêtu de noir, comme les musiciens et les choristes. Chemise et pantalon. Pas de queue-de-pie. Il l'aurait pourtant supportée. Il a la tête de l'emploi : crinière blanche à la Rubinstein, large front que les rides n'arrivent pas à entamer. Il a aussi les tics. En parlant, il fait voler ses mains, rythmant des indications imaginaires. La musique, le spectacle semblent ne jamais le quitter. La moindre lumière un

peu vive devient un projecteur et le fait cligner sans cesse. Ses yeux paraissent blessés. Pourtant, ils sont à l'abri, profondément enfoncés au creux des orbites. Il les ferme souvent, comme s'il voulait regarder au fond de lui-même.

Qu'y trouve-t-il ? La paix :
— Personne n'entre plus par effraction dans ma tête.

Le masque de l'homme heureux

C'est vrai. Ferré offre aujourd'hui le masque de l'homme heureux. Disparu le tourmenté, le mal-aimé, oblitéré par une union trop longue et trop agitée. Il a « fait le ménage », sans toutefois faire totalement le vide. Dans le programme de son concert, il a écrit à une femme qu'il ne nomme pas, mais qui, de toute évidence, fut la sienne : « Madame, je vous écris pour vous faire savoir que je suis formi-

dablement heureux... Chaque fois que je me retourne sur ce que les hommes sont convenus d'appeler leur passé, alors je vous vois et j'ai envie de vomir. »

Ce relent d'aigreur est le seul rappel du Ferré imprécauteur et blasphématoire.

« Anar » ? Il l'est toujours :
— Je bous de hargne tranquille, et à la juste température.

Il a pris du recul. La gauche ? La droite ? Gauchistes ? Fascistes ? Des deux côtés, « ils » l'ont frappé, attaqué en scène. Il a eu peur et ne se souvient que de leurs pavés. Désormais, il se contente de juger les gens sur leur générosité :

— Un mot qui porte en lui amour et révolte.

Il y a maintenant sept ans que Léo Ferré a exilé sa bohème en Italie. En Toscane, près de Sienna, en plein cœur du vignoble de chianti. Ce sensuel y a retrouvé les odeurs de son enfance méditerranéenne :

— Le nez a toujours été

pour moi un guide sûr, un radar infailible. Ma mémoire est une mémoire de nez. Je reste dans mon âge mûr tout encombré de senteurs, de relents. J'ai l'olfaction interne. Comme d'autres tournent de l'œil, je tourne du « pif ».

Au milieu des effluves du raisin écrasé et des olives pressées, le chantre de l'Enfer découvre les joies inédites de la famille. La nouvelle Mme Ferré se prénomme Marie. C'est elle qui fabrique le vin et l'huile. L'ancien mal-aimé lui offre la poésie et la musique. Elle les déguste quand il est absent. En cachette. Elle connaît les risques de l'effraction.

Elle a fait à son mari deux cadeaux inestimables : une autre Marie, qui a 15 mois (« Mon portrait quand j'étais petit »), et, aussi, Mathieu. Cinq ans et demi, des yeux immenses où se mêlent la gravité et l'émerveillement d'une enfance que Ferré avait rêvée pour lui-même. Sa projection idéale. Son fils. Son pollen.

Une couverture symbolique

Il écrit pour lui. Un long poème qu'il a appelé « Mathieu-salem », comme s'il voulait lui léguer toute la mémoire du monde :

— Tu pourras leur apprendre l'amour, les sortilèges, les fruits débordants de tendresse, la politique absurde, les secrétariats de la connerie... Tu ne pourras jamais leur apprendre ni la gauche, ni la droite. Et c'est ça l'Univers angoissé et méprisant. Allez ! Vite, vite, vite, vite, vite ! La Musique, la Musique, la Musique ! Ça vaut bien tous les univers socialisés, socialistes, ployés sous la férule et sous l'amour appris...

Mathieu est le seul à venir le voir quand il travaille. Il regarde son père, l'écoute, en silence, pendant qu'il compose, écrit, ou imprime. Car Ferré, en Italie, a assouvi une de ses vieilles passions : il se saoule de l'odeur de l'encre dans l'atelier d'imprimerie qu'il a instal-

lé dans sa maison. Il édite lui-même ses chansons, ses poèmes, ses pamphlets. C'est lui qui a fabriqué le programme du Palais des Congrès. La couverture est un symbole : sur fond de partitions se détache le fin visage de Mathieu, et un titre, « L'Espoir ».

Dans son fils, Ferré retrouve, après un entracte de 54 ans, le petit garçon de 5 ans qui pleurait en écoutant Beethoven Mathieu et la musique on adouci ses mœurs. La revendication et l'insurrection s'estompent maintenant derrière la tendresse et l'amour. Prétextant une clause mal lue d'un contrat, le P. D. G. d'une marque de disques refuse de lui rendre la liberté ? Tant pis. L'attendra jusqu'en novembre 1976 avant d'enregistrer un nouveau microsillon. Pour que sa voix soit quand même entendue, il a donné ses textes à ses musiques à la chanteuse Pia Colombo.

Le drapeau noir flotte tous les jours sur le bastion de ses pensées, mais c'est une brise qui l'agite. Plus l'ouragan. Il ne rien. Ni les salles bougeoises de l'Olympia, ni le public libertaire de la Mutualité, ni le cabaret, école de l'humilité. Ni ses chansons de 1967 qui prendront au printemps 1968 une couleur étrangement prophétique. Ni sa récupération par les « enfants de mai » comme porte-parole de la révolution permanente.

Ferré a rejoint « Benoit Manière », le héros de son seul roman, paru en 1970 :

— Je passai devant une vitrine, pauvrement éclairée par le reflet avare d'un bec de gaz. Je vis dans ce miroir de la nuit des villes un vieil homme à la barbe grise. Je me retournai. Personne. Le vieillard, c'était moi, et je me mis à courir...

Il a couru longtemps. Il rattrapé sa jeunesse. Sans s'en soucier. Le Ferré 1975 est peut-être le vrai Ferré. Pas un loup. Un lièvre bien dans son gîte après avoir enfin réussi à échapper à tous les collets de l'existence.

J.-P. M.

PAR
JEAN-PIERRE MOGUI

Presque une gageure. En tout cas un pari déjà gagné en Suisse, à Montreux, et en Belgique. Liège, Charleroi et surtout Bruxelles, au début du mois d'octobre, où 2.000 personnes, debout, l'ont acclamé pendant plus de dix minutes, les musiciens de l'orchestre symphonique de Liège joignant leurs applaudissements à l'ovation générale. Hommage spontané à celui qu'ils croyaient n'être qu'un maestro de fortune et qui, en deux heures, venait de leur prouver qu'il était un véritable chef. Un musicien d'instinct, choisissant délibérément de diriger sans le secours de la partition. Pour la beauté du geste. Au propre comme au figuré.

Pourquoi à 59 ans passés remettre ainsi tout en question, risquer une carrière sur un accord ou sur un geste ? La passion. Dévorante. « Souvent, avoue Ferré, la musique me prend comme l'amour. » Et aussi un vieux rêve de poète qui a songé longtemps à « un orchestre, comme une toile, dont il serait l'araignée, géométrique et superbe ».

A cinq ans, il pleurait en écoutant la Ve symphonie de